

Anthropologie et Sociétés



**Marcel FOURNIER : Marcel Mauss, Paris, Fayard, 1994, 844 p.,
photogr., bibliogr., index.**

Xavier Blaisel

Volume 19, numéro 1-2, 1995

[Retour sur le don](#)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015359ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015359ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blaisel, X. (1995). Compte rendu de [Marcel FOURNIER : Marcel Mauss, Paris, Fayard, 1994, 844 p., photogr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 19(1-2), 273–276. <https://doi.org/10.7202/015359ar>

Comptes rendus



Marcel FOURNIER : *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994, 844 p., fotogr., bibliogr., index.

[...] nous agirons moins par la perfection de nos œuvres que par l'activité de notre pensée [...]

Lettre d'Henri Hubert à Marcel Mauss, s.d.
[1897] (p. 109)

De cette biographie intellectuelle du neveu et héritier de Durkheim, mais père de l'ethnologie française et dont l'« Essai sur le don » est tenu par beaucoup, outre Manche, pour le texte fondateur de l'anthropologie sociale, Germaine Dieterlen a dit, sur le plateau du *Cercle de Minuit* : « Magnifique ! Il était temps... ». On referme ce livre à contrecœur, sur les tristes funérailles de Marcel Mauss (1872-1950), qui s'éteint chez lui à soixante-dix-sept ans : « Se tournant vers une photographie d'Henri Hubert placée sur un bureau près de la radio, il aurait fait référence à son ancien ami et à la musique : « L'amitié et la beauté, voilà les deux plus belles choses de la vie » » (p. 759). Mais non sans avoir découvert la probité d'un savant exemplaire et le caractère attachant d'un homme qui se dévoua à l'élan d'idées de ce qui deviendra l'école française de sociologie.

Marcel Fournier organise de main de maître une véritable somme d'informations sur la vie de Mauss, dans le style narratif de ses cours à l'Université de Montréal. En toute connaissance des lacunes de l'histoire de l'école durkheimienne, dont il est un des meilleurs spécialistes, Marcel Fournier met judicieusement à profit les archives des institutions fréquentées par Mauss, ainsi que les journaux et les revues auxquels Mauss collabora. Il puise abondamment dans la correspondance du fonds Hubert-Mauss du Collège de France, de sorte que le lecteur suit le cours naturel des événements en participant au commerce des esprits qui liait Mauss avec ses contemporains. On tire de cette lecture un plaisir sans mélange. Les échanges épistolaires dont Mauss est le centre présentent une époque et dévoilent les travaux du génial anthropologue encore en cours d'élaboration. Des photographies de famille et une bibliographie de l'œuvre de Marcel Mauss augmentée de ses écrits politiques complètent l'ouvrage.

Avec Mauss, résume d'un mot Louis Dumont, « la sociologie française, ou plutôt la sociologie en France, atteint son stade expérimental » (1983 [1952] : 167). Chevillant l'anthropologie d'hier à celle d'aujourd'hui quand l'anthropologie sociale formait l'avant-garde de l'histoire des religions, l'œuvre écrite de Mauss, profonde, féconde et chroniquement inachevée, marque le pas décisif vers une recherche scientifique, c'est-à-dire, dit Claude Lévi-Strauss à propos de l'« Essai sur le don », « un effort pour transcender l'observation empirique et atteindre des réalités plus profondes » (1983 [1950] : xxxiii). Œuvre constituée de textes qui sont autant d'orientations séminales et d'ébauches de généralisation qu'une science ne connaît jamais aussi bien qu'à l'origine, où les fourvoiements les plus obscurs n'y sont pas moins inspirants que les apports les plus éclairants, selon une double recherche des principes de la vie sociale et de comparaison des cultures qui fourmille de faits ethnographiques, elle s'offre au lecteur contemporain comme un véritable jardin des délices. La tâche de Marcel Fournier n'était donc pas mince de vouloir en faire le tour sur les pas de son créateur.

Dès 1914 Mauss remarque que la sociologie cesse « d'être avant tout systématique et généralisatrice » (Mauss, cité p. 629). Ce bâtisseur d'idées demeura cependant un encyclopé-

diste impénitent, avec pour seul souci d'ouvrir des pistes de réflexion. Sitôt finie une chose, il en commence une autre, pour découvrir la cohérence des données sur les sociétés humaines. Pourtant, Mauss ne fait ainsi qu'assumer la tâche qui lui incombe au sein de l'équipe de *L'Année*, où il est responsable de la section de sociologie religieuse : « Tu es, lui écrit Durkheim, une des chevilles ouvrières de la combinaison et tout à fait essentiel, non seulement parce que tu es à Paris, mais encore parce que, je le prévois et je l'espère, de *L'Année sociologique* va se dégager une théorie qui, exactement opposée au matérialisme historique si grossier et si simpliste malgré sa tendance objectiviste, fera de la religion et non plus de l'économie la matrice des faits sociaux... » ([juin 1897], p. 147). De la période allant de la constitution de *L'Année sociologique* (1896) à son entrée sous les drapeaux en 1914, toute d'effervescence intellectuelle et remplie des amitiés florissantes de Mauss avec ses camarades de classe, dont Henri Hubert avec qui il devait réaliser beaucoup de ses grands travaux, jusqu'à son exil hors des grandes institutions académiques de France sous le gouvernement de Vichy, qu'il supporta dans l'isolement à Paris, d'abord privé de sa bibliothèque puis de son appartement de la rue Jourdan, Mauss maintient avec constance son double engagement scientifique et politique. Marcel Fournier aurait d'ailleurs volontiers sous-titré son livre *Le Savant et le Citoyen*, en accord avec la définition que Mauss donnait de lui-même : « un socialiste qui se consacre tout entier à la sociologie » (Baillargeon 1994). Mieux encore, Marcel Fournier respecte sa méthode en présentant l'homme.

Mauss fut critique tant face au bolchevisme russe qu'au système capitaliste, tout en appuyant le coopératisme anglais. Il devient socialiste dès ses études à l'Université de Bordeaux, où il se joint à d'autres étudiants proches du Parti ouvrier français de Jaurès pour discuter *Le Capital*, puis membre fondateur de *l'Humanité*, ensuite engagé dans divers projets de coopératives (ce qui pourrait être l'arsenal contre le capital bourgeois et un État dans l'État, disait-il), lesquels lui occasionnent des déboires financiers désespérant son oncle et sa mère. Il participe au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, en 1936, puis réitère ses tentatives de secourir ses proches arrêtés par la Gestapo pendant l'occupation. Toujours, Mauss demeure un militant de gauche préoccupé d'intervenir dans le sens d'une société, d'une religion dit-il, de l'homme pour l'homme. Moins connue, cette dimension est partie intégrante du portrait brossé par Marcel Fournier, qui alterne presque un chapitre après l'autre le cheminement intellectuel du chercheur, les aléas de la carrière de l'universitaire et les interventions du militant. De Mauss, on retient surtout le personnage du professeur au nœud papillon jaune citron sous sa barbe turbulente, un peu gai luron, anglophile, grand marcheur, improvisateur et érudit captivant « qui labourait avec plusieurs hypothèses un champ vaste » (p. 603) et qui invitait ses étudiants à petit-déjeuner. En effet, délaissant la systématisation de sa pensée et ses travaux entre les deux guerres mondiales, Mauss s'emploie plutôt à former des jeunes chercheurs et à susciter des vocations, un choix que lui semblait appeler le vœu de voir un jour l'ethnologie française prendre son véritable envol en dépit de la guerre 1914-1918 qui faucha tant de brillants espoirs, Robert Hertz en tête. Il se donne alors une tâche d'enseignant écrasante. À compter de sa leçon inaugurale au sacré Collège, le 23 février 1931, Mauss y donne six à sept leçons par semaine, en plus de son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études, où il assume la chaire de « Religion des peuples non civilisés » depuis la mort subite de Léon Marillier en 1901, et de ses cours à l'Institut d'ethnologie, dont Mauss fut le principal artisan dès avant son ouverture, en 1926, rue Saint-Jacques. Mauss privilégiait la formule informelle du séminaire basé sur la critique d'un livre posé à plat devant lui, quitte à troquer les amphithéâtres du Collège de France contre une petite salle avec une grande table ronde. Ses étudiants de ces deux décennies (entre autres Georges Dumézil, Marcel Griaule, Alexandre Koyré, Alfred Métraux, Georges-Henri Rivière, Roger Caillois, Germaine Dieterlen, Louis Dumont, André-Georges Haudricourt, Maurice Leenhardt, Michel Leiris, André Leroi-Gourhan, Denise Paulme, Jacques Soustelle, Jean-Pierre Vernant, Paul-Émile Victor) tireront tous quelque chose de leur fréquentation des cours de Mauss : « Il n'avait

aucun dogmatisme, il m'a apporté une façon de regarder les choses» (p. 603), confie Denise Paulme à Marcel Fournier.

Les années de jeunesse de Mauss, apparemment les plus heureuses de sa vie si chaleureusement tournée vers autrui, jettent une lumière neuve sur le fonctionnement de l'équipe de *L'Année* au temps de Durkheim, de même qu'ensuite, au retour de Mauss de la Grande Guerre. Réunie par un enthousiasme partagé autour des thèses de Durkheim et des cercles allemands de la sociologie naissante, l'équipe de *L'Année* est soudée par une unité que les frictions personnelles — ainsi « l'affaire Davy » si l'on peut dire — ou la dispersion géographique n'altèrent jamais. Chacun fait à sa tête mais en dialogue constant avec les autres, tandis que Durkheim, tour à tour suppliant, incitatif ou temporisateur, est un peu le moyeu de la roue, aussi bien comme organisateur que sur le plan intellectuel. L'ensemble est loin d'une hiérarchie pyramidale. C'est alors que Mauss est le plus prolifique, voyage à Leiden et Oxford, fait ses premiers pas dans l'enseignement. Quand Sylvain Lévi cherche un suppléant pour sa chaire des religions de l'Inde en remplacement d'Alfred Foucher pour l'année 1900-1901, il se tourne vers Mauss, son étudiant depuis peu mais déjà son « trésor ». Mauss entre ensuite comme professeur à la section des sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Études. Toujours pétri d'affection pour son dissipé neveu, Durkheim le conseille pour sa rencontre avec le directeur de l'enseignement supérieur : « Si tu y vas [...], sois bien prudent [...]. N'aie pas l'air de vouloir obtenir de lui des engagements. Indique-lui dans quel esprit tu entends ton enseignement; en faisant sentir quelle est la nature véritable de tes travaux. N'aie pas l'air de vouloir remuer ciel et terre, crains les grands mots et ne t'emballe d'aucune manière » (Lettre à Marcel Mauss [1901], p. 188). Sylvain Lévi écrit alors à Durkheim : « Je ne doute pas de son génie; je doute plutôt de sa régularité » (p. 189).

Aux yeux de Durkheim, Mauss est dispersé et manque d'acharnement au travail. Ses retards légendaires dans la remise de ses textes attisent l'ire de son oncle. Quant à Hubert, il désespère de l'inclinaison de Mauss à jargonner. Mauss réalise néanmoins pendant cette période, outre d'innombrables comptes rendus livrant une part substantielle de sa pensée, la plupart des écrits qui forment maintenant autant de références incontournables : l'essai sur le sacrifice (avec Hubert; 1899), celui sur les systèmes classificatoires (avec Durkheim; 1903), sur la magie (avec Hubert; 1904), plusieurs articles programmatiques sur les divisions de la sociologie (dont le plus connu, avec Fauconnet; 1901), l'essai de morphologie sociale sur les variations saisonnières des Esquimaux (avec Beuchat; 1906), l'introduction aux phénomènes religieux (avec Hubert; 1908) qui préface le seul livre que Mauss fit publier (1909), enfin la fameuse thèse de doctorat sur la prière, essentiellement consacrée aux rites oraux australiens. L'histoire de ce sempiternel inachevé se confond presque avec la vie de Mauss, qui le retira des presses de la Librairie Félix Alcan à la dernière minute. Même à l'état d'ébauche, cette étude magistrale sur le rite constitue un modèle de méthode qualitative en sciences sociales. Marcel Fournier retrace systématiquement les sources les plus importantes, les commentaires entre les collaborateurs, le contexte et les impératifs qui entrent en jeu dans la genèse de ces textes. Parmi les travaux les plus fameux qui viennent ensuite, dont « Les civilisations » (1929), l'essai sur les techniques du corps (1935) et celui sur la notion de personne (1938), il y a enfin le capital « Essai sur le don », point d'orgue de l'anthropo-sociologie comparative maussienne. Mauss y travaille au travers de son enseignement depuis au moins 1903. Il met en forme les linéaments de son interprétation au fil de nombreux comptes rendus, lors de conférences diverses, dans des articles en quelque sorte préparatoires (en 1921 dans la *Revue des études grecques*, en 1923 dans *L'Anthropologie*, en 1924 dans un volume en hommage à Charles Andler). L'article final paraît en 1925, dans le premier volume de la nouvelle série de *L'Année sociologique*. Depuis, plus de soixante anthropologues en ont fait l'exégèse ou rediscuté les postulats.

Le livre de Marcel Fournier donne à voir la manière qu'a Mauss de chercher, au sens de ce que veut dire penser, nous permettant de réaliser le travail d'une vie nécessaire à l'accomplisse-

ment d'une contribution scientifique de cet ordre — autant dire trouver l'inaccessible. Cette biographie intellectuelle dépasse ainsi la singularité de Mauss et est, d'une certaine façon, celle de tout homme qui, dans la nuit, se prépare une lampe bien que ses yeux soient éteints, comme disait Héraclite.

Xavier Blaisel
Laval (Québec)

Références

BAILLARGEON S.

1994 « L'illustre méconnu. Le sociologue Marcel Fournier se fait le biographe de l'ethnologue Marcel Mauss », *Le Devoir*, 3-4 décembre.

DUMONT L.

1983 « Marcel Mauss : une science en devenir » : 167-186, in *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris : Seuil.

LÉVI-STRAUSS C.

1983 « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » : ix-lii, in *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

M.A.U.S.S. (Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales) n° 17 : *Ce que donner veut dire. Don et intérêt*, Paris, La Découverte, coll. Textes à l'appui, 1993, 274 p.

Depuis plusieurs années, le nom du M.A.U.S.S. et certaines de ses idées circulent en sciences humaines. Cependant, soit qu'il ait été finalement desservi par un acronyme accrocheur, soit que la formule de l'abonnement ait trop restreint la circulation des travaux, il semble que le collectif n'a pas suscité le débat que mérite le changement de cap qu'il propose à l'anthropologie¹, mais aussi à la sociologie, à la philosophie, à l'histoire. Le numéro 17 de cette revue semestrielle permet de se faire une bonne idée des avenues de recherche qu'explore ce groupe, pour qui l'adhésion à un paradigme commun n'exclut pas la diversité des interrogations et des interprétations. La position commune est bien résumée dans la courte présentation d'Alain Caillé. Elle peut se condenser en une phrase : « [...] pour n'être pas expurgable de l'intérêt [...] le don n'y est pas non plus réductible » (p. 8). De façon plus précise, il propose que :

1) Le don occupe bien, dans la « société archaïque » la place centrale que Mauss avait attribuée à ce « phénomène social total », ce qui « implique en toute rigueur qu'on ne saurait comprendre les sociétés modernes sans les penser en regard de cette originalité » (p. 4).

2) La notion courante du don comme gratuité absolue, qui entraîne son rejet comme catégorie utile par les sciences humaines, provient de l'évolution particulière de la pensée théologique chrétienne concernant l'amour gratuit de Dieu, la grâce (p. 5).

Si la première référence (très maussienne) à l'évolutionnisme semble faite pour agacer une anthropologie qui lui tourne le dos depuis un siècle, la seconde relativise, en l'historicisant, des catégories fondamentales sur lesquelles s'est construite l'anthropologie sociale : le don, et son

1. Voir le débat autour du livre de Godbout et Caillé (1992) dans Ouellette et Bariteau (1994 : 297-344).